# TROISIÈME PARTIE

# I

Sen avait obtenu la permission d'aller dans son village célébrer les fêtes du Tet. Ce fut la promenade d'un gentil cortège avec palanquin et escorte : deux miliciens sous la direction de Méo à cheval. Sen eût aimé traverser ainsi de nombreux villages, pour jouir de l'envie et de l'admiration d'une foule.

Prévenu de l'arrivée d'un voyageur de marque, le mandarin avait à la hâte fait sortir les drapeaux, les attributs d'honneur et dresser les autels dans la rue. Les notables attendaient, prêts à saluer le personnage. Ils eurent quelque désillusion en voyant, dans le hamac, une fillette impassible qui ne daignait pas les regarder. Sen connaissait son rôle. Il s'en fallut de peu qu'elle ne reçut les grands laïs ; elle dut se contenter du décor.

Les huttes s'étaient reconstruites dès le lendemain de leur destruction, grâce aux merveilleux bambous et aux lataniers qui donnèrent tous les matériaux nécessaires. Les annales n'avaient qu'un

épisode de plus à enregistrer, comme un ouragan ou un incendie, déjà vieux de dix-huit mois.

De très loin, Sen avait remarqué les grands bambous, demeurés là pour attester que justice avait été faite. Les têtes étaient tombées, déchiquetées par les oiseaux ou flétries par le temps, peut-être décrochées sitôt le départ des miliciens. Elles avaient dû être enfouies quelque part, près des corps, dans la montagne. Les perches, malgré la lavure des pluies, gardaient leurs taches de sang, brunes sur leur tige bien lisse. Le village était tel que Sen l'avait connu : il ne comptait que quelques habitants de moins. Lorsqu'on sut que les linhs étaient de ses amis, quelques autres sortirent des cachettes où ils s'étaient terrés. Le lendemain, des sampans cachés dans les replis du fleuve, prêts à s'enfuir, revinrent sous la conduite de ce « titit frère » dont Bonneaud avait entendu parler et qui habitait en général la forêt, indication très vague, — la forêt étant très grande et sans chemin connu.

Les linhs trouvèrent vite un abri. Sen et Méo furent reçus dans le yamen du mandarin avec beaucoup d'égards. Méo, avec ses galons de laine, était devenu un personnage, un chef, un mandarineau militaire. Il avait la mission de veiller sur Sen et aussi celle d'observer l'état d'esprit du pays.

Les fêtes, par leur présence, furent plus belles. Cérémonies religieuses, offrandes, repas et fumeries se succédèrent, accompagnées de beaucoup de bruit et de musiquettes. Sen joua à la grande dame, grâce à la soie de ses robes, au fard de ses joues et à ses beaux bijoux. Elle était heureuse de



reprendre un peu de sa vie d'autrefois, avec les prérogatives de son importance, au milieu des paysans dont les femmes et les filles s'occupaient des travaux les plus pénibles.

Cette joie était d'autant plus vive que Bonneaud avait paru bien changé depuis la mort du garde. Il avait des alternatives d'affection et de rudesse, ses bontés n'arrivaient pas à faire oublier ses colères.

Une nouvelle tentative contre le singe avait échoué. Ni prières, ni menaces, ni bouderies n'ayant obtenu d'effet, Sen était résolue à un petit assassinat ; Bonneaud qui soupçonnait la fin de Paoli, avait commis Sen à la garde de Laurens. Sous peine d'un cadouillage, qui certainement n'eût pas été exécuté, Sen devait veiller sur son ennemi.

Les saluts des miliciens avaient longtemps échappé à l'inspecteur. La première fois qu'il vit un factionnaire porter les armes, il crut à un badinage, répréhensible, mais assez courant chez les soldats. Sen restait si sérieuse qu'il dut se rendre à l'évidence. Il était précisément d'humeur méchante et ne badinait guère sur ce chapitre. Le linh sut ce qu'il en coûtait d'user des règlements militaires pour exprimer son respect à une femme jaune.

Enfin, ayant surpris une partie, dont par un grand hasard Méo était absent, il avait fait une enquête et découvert sans connaître le vrai coupable, que beaucoup de miliciens perdaient au jeu tout leur prêt. Interdits au camp, interdits au

village, — les doïs et le mandarin en répondaient, — les jeux n'alimentèrent plus la caisse de Méo dont les exigences grandirent. La congaï supportait donc le contrecoup de ces mesures. Bonneaud avait en outre rendu deux arrêts contraires à ses demandes.

Depuis un mois, atteinte à la fois dans sa sécurité par le voisinage du singe, dans ses intérêts et dans sa dignité, Sen n'avait plus du tout pour son mari blanc le respect craintif des premiers temps. Elle mûrissait de grands desseins.

Méo avait été traité dans la maison du mandarin, comme son vrai mari. Il participait à ces fameux projets, que Sen lui avait tenus cachés d'abord. Il devait jouer un rôle principal, — c'est surtout pour cette raison qu'il avait demandé à venir avec elle.

Dans les huttes, avec les miliciens et les porteurs, l'entretien roulait sur le même sujet: un coup de force contre le camp, envisagé d'abord comme une œuvre patriotique. Oh ! ce patriotisme se compliqua vite d'autres espoirs moins nobles. Sur des données audacieuses, qui eussent pu amener la réussite, un plan très sérieux avait été conçu.

La tentative était grave : l'un des adversaires devait succomber ; il ne fut envisagé qu'une défaite, celle de l'envahisseur. La puérilité de la race, malgré ses raffinements de ruse, ses trahisons, son courage, ne pouvait être absente même dans les décisions importantes. Cette rébellion s'échafaudait sur deux têtes : la poupée fragile et le caï



sans scrupules, s'appuyait sur l'incertaine trahison du camp et l'astuce d'une trentaine de paysans mal armés, ne connaissant de la guerre que les guet-apens de pirates. Ils s'étaient grisés, eux aussi, de belles paroles, avaient vu leurs désirs poussés par une conception fausse de leur force, par un illusoire appui de Bouddha, des Génies, des Esprits, des Ancêtres.

Il n'avait pas fallu de grands arguments pour que Méo, déjà gagné à la cause, en devînt l'un des plus ardents partisans. Il espérait la satisfaction de tant d'appétits qu'il semblait avoir le plus à gagner au succès ; il avait une telle sûreté en lui-même, qu'il le désirait autant que si le plan avait été conçu pour son seul avantage.

Ce départ n'eut pas la beauté de l'autre, lorsque Sen avait été emmenée comme une petite princesse prisonnière, entre les soldats et les captifs, au son du clairon, derrière le vainqueur salué par les laïs de toute la population, étendue sous les bambous où les têtes pleuraient encore des gouttelettes de sang.

Le village était joyeux cette fois ; il clamait ses souhaits de prochain retour. Méo passa, impassible, fier et dédaigneux, se croyant devenu un grand chef, presqu'un roi, dans l'ivresse des flatteries qu'on lui avait prodiguées.

Et Thi-Sen sembla encore une petite princesse en promenade emmenant avec elle, comme écuyer et garde du corps, son serviteur favori, dont l'amour égaierait la route.

...La brousse uniforme, les petits bouquets d'arbres autour des gîtes, les hautes collines, au loin la forêt,... un soir, après l'étape nonchalante, le petit plateau du camp et son drapeau claquant à la brise auprès du bastion...

## II

Quelques jours s'écoulèrent tristement. Fin de longues fêtes, fin de vacances, l'esprit embrousaillé encore des gaîtés ou de la paresse de la veille, se refuse à jouir du présent. Chaque lendemain pourtant ne rapproche-t-il pas d'une autre fête ? Ce Tet avait duré deux semaines. Le travail recommençait peu à peu, le camp reprenait son animation habituelle.

Méo et Sen étaient chaque matin les premiers éveillés et, l'un, de la véranda, l'autre, de sa case, interrogeaient l'horizon. C'était l'aube, la prime aube avant les claironnades de la diane. La campagne sortait du fin tissu ombreux de la nuit agonisante. Tout apparaissait avec une grande netteté à l'endroit même où tout, à l'heure précédente, se trouvait confondu dans les ténèbres envahies de lucioles... Les contours des arbres et des maisons étaient comme dessinés par une ligne épaisse, la rivière ressemblait à un grand champ de paille brune et la brousse, au-delà, était encore couverte d'un halo gris-mauve.

Les premiers regards de Méo, les premiers de Sen étaient pour les rives du fleuve. Ce matin, ils avaient dû y découvrir ce qu'ils désiraient y voir car ils échangèrent un signe joyeux. Sur la teinte si lisse de l'eau, une ligne se détachait en effet, à peine visible, jaune elle aussi. En regardant bien, il était possible de distinguer un chiffon tout en haut d'un bambou.

La journée commença comme toutes ses pareilles et les heures passèrent dans les habituelles occupations : les exercices aux environs du camp, la promenade à cheval, la revue, le rapport minutieux et régulier comme un rapport de compagnie à la caserne, la distribution des coups de rotin, les laïs de remerciements, le repas, par groupes de camarades, autour d'un plateau préparé par les femmes.

Dans la maison, ce fut le bavardage des déjeûners en tête à tête. Sen à la place du garde, en face de son mari, mangeait comme lui, avec une fourchette et un couteau, les mets cuisinés à l'européenne, réservant pour la fin le jeu des baguettes poussant le riz dans sa bouche. Sen était très humiliée maintenant quand, un Européen survenant, il lui fallait déjeuner à l'écart ; une telle familiarité n'étant pas admise entre mari blanc et femme indigène.

Depuis la mort de La Lande, Bonneaud prenait plaisir à ce repas de midi, à l'ombre de la maison, entre les deux nappes dorées que, même en hiver,



le soleil étalait de chaque côté, au delà des vérandas. Il y avait eu une période de beau temps, sans froid ni crachin, on aurait pu se croire déjà aux jours d'été. Bonneaud, qui ne buvait plus, ne sachant pas le faire sans un partenaire, dévorait avec un bel appétit. Sen bavardait. Ses discours étaient souvent décousus, des mots manquaient, le pittoresque y gagnait et rendait plus gaie la conversation. Souvent Bonneaud lui parlait de choses qu'elle était vraiment incapable de comprendre. Elle affectait beaucoup d'attention et répondait tout de travers, ce n'était pas bien important, Bonneaud repartait de plus belle.

Sen, suivant de minute en minute la marche des aiguilles sur le cadran du réveil, attendait avec impatience l'heure de la sieste qu'ils faisaient côte à côte ; elle avait hérité du lit de La Lande rapproché de l'autre sous la même moustiquaire.

Bonneaud, habituellement, s'endormait vite. Sen guettait sans bouger le premier ronflement, pour aller rejoindre Méo ou se glisser dans la case du sergent. Les jours de quiétude, Bonneaud s'assoupissait, sitôt la tête sur l'oreiller et ronronnait sur un même ton jusqu'au réveil, lorsqu'il avait quelqu'ennui, le souffle se régularisait très lentement, la chanson commençait avec quelqu'hésitation avant de gagner toute son ampleur, qui ne devait cesser qu'à l'éveil, brusquement, comme si la machine se trouvait cassée subitement. Et précisément Bonneaud était préoccupé, le tram avait un tel retard que le courrier du haut était parti à sa rencontre. Le sommeil fut lent à

venir, mais il vint. Thi-Sen rejeta la couverture brune et, pieds nus, sortit.

C'était, à cette heure, le profond silence des siestes, pareil sous le brouillard comme sous le soleil. Les rayons très doux se perdaient dans la grisaille de la campagne, les sentinelles semblaient les garder pour qu'ils restassent au camp où ils rampaient sur le préau, grimpaient aux nattes, s'étendaient sur les toitures molles, n'épargnant même pas les blancheurs des murs. Le drapeau pendait le long de sa corde, très décoloré par le crachin et les pluies, aussi étrange, par ses couleurs douces et sa forme rectangulaire parmi les choses du pays, que Bonneaud l'était parmi les êtres.

Sen s'arrêta un instant, elle dénombrait ses richesses. Son regard alla du bastion où étaient enfermés les sacs de riz, les caisses de cartouches, les ballots de pièces pour la solde, aux cases des hommes, à la paillotte des femmes. Tout lui appartenait, la maison, le fortin, les casernements, les femmes, les linhs et leurs fusils, les miradors de bambou, tout,... sauf le drapeau, dont l'étoffe vieille était négligeable.

La campagne aussi était sienne, la brousse chevelue de petits arbres et de grandes herbes, le fleuve au limon épais, aux eaux poissonneuses, le village, les champs, les rizières et les touffes d'arbres. Elle s'arrêta à la montagne, elle n'osa penser à la forêt, les arbres comme les rocs, comme les fourrés pouvaient être à elle de ce coté-ci, c'est-à-dire tout ce que pouvait embrasser sa vue. .



elle les abandonnait aux Maquis, les Esprits, les Génies.

Sen ne supputa pas la valeur de ce royaume, ni son étendue. Elle était vite redevenue indifférente et s'acheminait vers la porte.

Méo l'attendait au bas. A peine plus grand qu'elle, à peine plus fort, il semblait être son frère aîné. Ils suivirent la route sans se hâter. Quand ils jugèrent n'être plus à la vue du camp, que des silhouettes confuses, ils se prirent par le petit doigt.

Avant l'entrée du village, un sentier peu frayé traversait les champs, rejoignait le chemin du fleuve. Sen dut encore enlever son chapeau pour passer entre les bananiers. Nul bruit, nulle vie humaine, le tombeau abandonné semblait un trône champêtre présidant au calme des rizières. La crique où s'abritait ordinairement le sampan était toute voisine. A leur approche, trois hommes traversèrent le rideau de branchages et vinrent vers eux.

Sen connaissait le plus vieux et le plus jeune, l'un était son père, l'autre son frère. Méo connaissait le troisième, un ancien ordonnance de médecin militaire, enfui trois mois auparavant, avec la malle aux médicaments et la bourse de son maître.

Le dénoûment était bien proche, puisque le mandarin lui-même était venu si près du camp : l'issue de l'entreprise était donc absolument certaine, car

il risquait sa tête. Chacun sait qu'un mandarin tient autant à sa tête qu'un nhaqué et qu'il peut en être séparé avec autant de facilité.

Ce devait être pour très tôt, le résultat était assuré. Ils prirent les dernières dispositions à voix très basse, le vent emporte souvent les paroles au loin. Ils ne prononcèrent cette fois que les mots strictement nécessaires, Sen devait rentrer avant la fin de la sieste. Ils avaient peu à se dire, l'affaire était organisée depuis longtemps. Méo avait joué son rôle les jours précédents auprès de ses camarades. Il était sûr, lui aussi, de la rébellion. La plus grande partie des linhs combattraient pour leurs frères ; les autres, les moins braves, les plus inexpérimentés, seraient vite expédiés.

Il s'en fallut de peu que ces cinq chignons réunis en assemblée près du tombeau ne décidassent du sort de l'Empire. Sen reçut un petit flacon orné de deux étiquettes : l'une portait en rouge sur noir une tête de mort et deux os en croix, l'autre un mot en caractères français. Ils savaient que c'était un médicament dangereux, avec lequel un soldat s'était empoisonné. Ils n'avaient pas besoin d'en connaître davantage pour que ce poison de blancs leur parut plus redoutable que les leurs, ceux qui tuent violemment, ceux qui minent lentement et ceux qui ne sont trahis ni par leur goût ni par leur odeur.

Le sampan s'éloigna tout doucement, longeant la rive, la rame caressant l'eau sans bruit. Lors-



qu'il arriva en face de l'arroyo où il devait trouver refuge, il disparut, si rapidement que, l'eût-on aperçu du village, on n'aurait pu croire que ce fût un bateau.

Méo s'enfuit au galop, tourna les maisons, et, changeant d'allure, suivit à pas lents la route.

## III

Sen, estimant qu'elle avait le temps de faire une petite visite, passa par le village et s'arrêta chez le Chinois. Il lui avait fait savoir l'arrivée de belles soies qu'elle seule était digne de porter. Comme elle était accessible à la flatterie, le marchandage dura peu, un quart d'heure environ.

Les voisins et les enfants s'étaient attroupés à l'entrée, qui assis, qui debout, pour assister à ce beau spectacle. Les distractions sont rares en province annamite comme en province française ; s'occuper du prochain est le lot de chez nous, badauder est le lot de là-bas, il ne nuit pas à autrui. Les grandes personnes n'y manquent point, — les plus assidus sont les enfants, drôles, avec leur ventre nu, tout ballonné, tout gonflé, avec leurs deux mèches plantées sur le crâne rasé, comme deux mouches à poils longs. Veut-on les chasser, qu'ils se trouvent tout de suite perdus, gênés par ce ventre qu'il faut pousser, les larmes qu'il faut arrêter en frottant les yeux avec les poings ; seules, les mèches ne les gênent pas : elles voltigent au vent.

Deux des plus grands s'emparèrent des paquets,



sans espoir de salaire, pour l'honneur de servir Madame Capitaine. Celle-ci était un peu embarrassée quant au paiement. Il aurait lieu le lendemain, en même temps que les dettes précédentes. Elle conta l'histoire du tram en retard, le Chinois savait bien que l'argent venait par les chaloupes. Il laissa toutefois Sen s'embrouiller, par politesse, et la rassura, le paiement n'était pas pressé. Sen regretta de ne pas emporter toute la boutique, mais il y avait trop de choses vraiment et c'eut été bien encombrant...

...En face, le marché, dont le toit est perché sur de très hauts bambous, n'abritait à cette heure qu'une marchande devant un plateau garni de quatre patates. Entre les piliers, se voyait la pagode, on en pouvait détailler les ornements du toit, faits avec tous les débris de porcelaine ramassés dans le voisinage, frise couverte, dirait-on, d'un vernis polychrome si admirable que la poussière et la crasse n'avaient pu le ternir encore, — l'écran de bois qui, ainsi que devant les yamens de mandarins, cachait au passant les mystères de l'intérieur, la clôture en bambous de la petite cour et le dessus de porte en forme de herse aux lamelles inégales.

Sen se souvint du dernier jour où elle était venue là, aussi vite que ses babouches le lui avaient permis, derrière Bonneaud, qui courait comme un tram, tête nue sous le soleil... Elle revit le cortège encadrant le cercueil couvert de drapeaux tricolores et cheminant sur la route, elle entendit la voix du missionnaire, la dernière salve des mili-

ciens, la dernière sonnerie. Elle ne s'expliquait pas les symboles des diverses phases de ces obsèques, où il n'y avait ni pleureuses, ni coureurs chargés d'entraîner les mauvais esprits sur de fausses routes, grâce à de fausses barres d'argent et à de fausses sapèques, où il n'y avait pas d'offrandes portées sur des plateaux. Elle en avait été impressionnée fortement, — par superstition et un peu par crainte de ce mort, qui, privé à ses yeux des rites habituels, ne devait pas trouver le repos dans la tombe.

Sitôt dans la rue, Sen vit le drapeau, cette chose étrangère. La route, droite jusqu'à l'enceinte de bambous, était plus lisse et plus plane qu'une cour de mandarin, que le sol d'une case, mouchetée par le bétel de larges taches rouilleuses comme le sang en fait sur les linges blancs.

Sen rencontra le courrier qui, revenu, repartait déjà vers le petit poste. Elle allait être en retard, il faudrait raconter sa promenade... Elle en fut ennuyée, une explication ne l'embarrassait cependant pas beaucoup à trouver. Le factionnaire, un ami, jeta un regard vers le préau, nul ne le pouvait voir ; il porta les armes. En même temps, il dit une plaisanterie qui fit rire Sen ; il était au courant et saluait la dernière rentrée au camp de Madame Capitaine.

Bonneaud s'est levé à l'arrivée du tram. Il a ouvert les lettres officielles, posées ou plutôt jetées sur la table, et a été lire sa lettre sur le lit de camp. Maintenant, il git dans une pose telle qu'on



peut le croire mort. A plat ventre sur la natte, il a placé un bras sous sa figure. L'autre étendu brusquement a heurté une pipe dont le fourneau est tombé.

La fillette, habituellement, laisse passer l'orage en guettant le moment propice pour se montrer. Aujourd'hui elle ne peut attendre, il faut chasser les pensées tristes de son mari.

Pour le distraire elle ne connait que deux moyens. L'un consiste à raconter des historiettes. Sen n'est pas disposée et le résultat est trop incertain. Elle choisit le second parce qu'il est plus simple et plus efficace.

Sen s'assied sur la natte. Les contours du petit corps se devinent dans la tension de l'étoffe. Bonneaud semble la regarder. Elle est bien jolie ainsi, la vue seule va-t-elle le sortir de ses pensées ? Bonneaud tourne la tête. Il est très drôle dans son costume de sieste, fait sur le modèle d'un vêtement chinois. Sen réprime un petit rire, elle sent combien elle l'aime peu. Cette constatation lui donne du courage, elle se glisse auprès de lui.

Sen sait être caressante et Bonneaud ne sait pas éloigner une caresse. Il la repousse doucement, elle insiste, il cède. Il cherche à poursuivre ses pensées, à leur rester fidèle, quoique pourtant il désire en être distrait. Il l'attire contre lui et l'embrasse. Il met en général des soins un peu gauches à ne pas être brutal, à réprimer les mouvements instinctivement forts. Il réussit mal, à cause de sa grande rudesse, n'ayant pas appris les gestes doux qui frôlent et ne connaissant guère que

l'étreinte du mâle sans raffinement. Il a fallu la fragilité et la jeunesse de Sen pour qu'il songeât à s'observer, il lui arrive d'oublier ses soins et de donner toute sa force ; son étreinte se desserre vite, il sent dans ses bras le corps qu'il pourrait broyer en serrant un tout petit peu plus. Il a un peu honte de l'avoir oublié. Sen pousse un léger cri, Bonneaud sourit. La crise est passée. Sen a pris la lettre du bout des doigts, en affectant une grande répulsion :

— « Beaucoup méchant !... »

Non, non, Sen pas beaucoup méchant ! Cette lettre est d'une femme très douce et qui cherche à faire plaisir. « Ma sœur » commence Bonneaud, en montrant une signature entourée de traits. Il faut, avant de continuer, expliquer la signification de ce mot : « Ca-mon-frère, (Madame mon frère) ». Ce n'est pas difficile. Sen hoche la tête, elle a saisi, ce serait un vrai frère, ou bien un oncle, un ami ou encore un inconnu, qu'elle serait également contente.

Caïs et doïs, au dehors, crient leurs commandements comiques, mieux compris que s'ils étaient corrects. Le bruit des crosses sur le sol, des baïonnettes heurtées, répond. Laurens, en fureur, hurle.

Bonneaud a entrepris de faire comprendre ce que « Madame mon frère » lui conte. Au pays, loin, où vont les grands bateaux qui crachent de la fumée, le blé a été semé dans les sillons, les vignes vierges accrochées aux murs ont perdu leurs dernières feuilles — nouvelles bien vieilles déjà, datant de plusieurs mois. Il est heureux de pouvoir en parler. Sen doit écouter ce qu'écoutait le garde, en fumant ses pipes, en pensant à toute autre chose. Sen ne fume pas, elle est absorbée, tandis que Bonneaud décrit le pays si différent, avec ses mas dans l'étendue des champs, ses villes énormes où les grosses maisons se pressent l'une contre l'autre. Il évoque les lourdes hottes des vignerons à la fin de l'été, les chariots traînés par les bœufs au pelage fauve, les longs repas du soir où le vin de l'année précédente dispose aux gais propos et aux chansons. Ses mots semblent effacer les nacres et les plaques d'argent des sabres, les cuivres et le fer des lances, et aussi l'autel annamite et le tableau d'honneur des miliciens... la chambre est devenue une longue grange où les femmes préparent la table pour le dîner des travailleurs...



Quelques années plus tôt, il s'était trouvé en France à ce moment. Il a depuis oublié son ennui, dépaysé tout à fait, mal à l'aise dans des vêtements civils, inhabile à la moindre besogne et ne sachant plus répondre aux filles qui se moquaient de ce soldat intimidé.

La chambre aux panoplies n'a pas changé pour Sen, malgré tous les discours de son mari. Une caisse a fixé son attention, dedans dort l'argent de l'inspecteur et les choses les plus précieuses.

Bonneaud aurait continué ses descriptions jusqu'au soir. Elles auraient pu le conduire aux futures vendanges qu'il verrait. Il n'eut pas le loisir d'offrir à Sen d'aller les voir avec lui, un milicien l'appela.

Lien-Kin vient faire ses offres de service, s'inquiéter si rien n'est nécessaire. On ne lui achète plus de bouteilles, justement la jonque en a apporté la veille, de bien belles avec un casque d'argent. Peut-être vient-il parler des petites dettes, surtout des deux pièces de soie, de quoi faire quatre robes. Elles sont là bien en vue, le Capitaine connaît donc l'achat. Les craintes qu'il a, malgré ses protestations, se trouvent dissipées. Il sort et revient plusieurs fois, de peur qu'on ne se soit ravisé, que Bonneaud ou Sen aient oublié quelque chose dont le besoin est urgent, n'importe quoi, pourvu qu'il puisse le vendre. Enfin il s'en va, après de nombreux petits saluts, redressé aussitôt porte franchie. L'humble marchand devient un beau Chinois, vêtu d'un caleçon fendu devant et derrière et d'une camisole bleue. Il longe la véranda. Laurens n'a jamais dû voir un Chinois, il croit qu'un sien cousin s'est caché sous la calotte, sans avoir pensé à rentrer sa queue, et heureux du bon tour, il s'y suspend... Il a eu bien peur d'ailleurs, s'il n'y avait pas de singe sous la calotte, il y avait en haut de la queue une tête de Chinois furieux, grimaçant et vociférant comme un singe n'aurait certainement pas pu le faire.

Le Chinois disparu, le mandarin du village arrive, une petite visite intéressée, une grâce à demander. Méo et Sen l'expédient promptement. Bonneaud approuve. Le mandarin s'en va content. La demande était très compliquée, trop compliquée pour qu'elle fût expliquée, aussi Méo pressé de se retirer, a-t-il dit tout autre chose. Le lendemain ne doit pas avoir d'importance, ni pour Bonneaud, ni pour le mandarin.



Les exercices terminés, les factionnaires remplacés : cinq heures, le moment où le soleil s'éteint, où les miliciens s'accroupissent devant leurs bols de riz. Bonneaud et Sen s'en vont vers eux, le petit doigt de l'un accroché au petit doigt de l'autre. Partout c'est l'effervescence et la joie d'une fin d'exercice, les causeries bruyantes en défaisant le harnachement, en rangeant les armes. Les linhs, après avoir débouclé le ceinturon avec des gestes de soldats, ont une mimique de femme pour arranger leur coiffure et fixer leur chignon avec une seule épingle semblable à un gros clou. Bonneaud plaisante, tous rient, sans savoir pourquoi : quand le chef rit, les inférieurs doivent se pâmer.

Les femmes sont craintives, elles accueillent toujours l'inspecteur avec des mines boudeuses. Il ne songe aucunement à les inquiéter, laissant à ses hommes le soin d'emmêler, démêler et réemmêler leurs ménages à leur gré, pourvu que l'effectif porté ne se trouve pas ostensiblement changé sans l'accomplissement de la formalité prescrite : une inscription.

Un caï vient se plaindre d'un homme qui lui a volé son dîner. Le dîner est mangé, le coupable accepte de bon cœur la punition. Sen le regarde, il sait que, demain, il n'y aura ni exercice, ni rapport ni cadouillade. Elle le méprise. N'aurait-il pas